

Briser le Silence Autour des Abus Rituels

Haim Rivlin / 15 mai 2026

👉 https://www.shomrim.news/eng/breaking-the-silence-around-ritual-abuse

Les gens disent qu'ils sont psychotiques, qu'ils sont délirants, que des choses pareilles ne peuvent tout simplement pas se produire dans la réalité – et certainement pas en Israël. Mais aujourd'hui, quatre thérapeutes – trois psychiatres et une travailleuse sociale – qui ont entendu à répétition ce phénomène de la bouche de leurs patients et qui ont également vu les preuves physiques sur leurs corps, déclarent courageusement : Oui, les abus rituels existent en Israël – et ce n'est pas un phénomène isolé. Oui, il y a des femmes et des hommes, pour la plupart enfants, qui subissent des rituels sadiques et violents incluant généralement des abus sexuels, avec des éléments de type sectaire et une manipulation psychologique grave. Oui, parmi les abuseurs figurent des rabbins et des médecins, et il y a même des allégations contre un juge. Et oui, nous devons avant tout croire les victimes et faire tout ce qui est en notre pouvoir pour y mettre fin – dès maintenant.

« Soudain, les histoires ont commencé à affluer. Une après l'autre, leurs patients – hommes et femmes confondus – se sont mis à leur raconter des abysses de la malveillance humaine qui sont difficiles à concevoir. Et eux, qui pensaient avoir tout entendu, qui avaient traité tous les types de traumatismes bouleversants, ont réalisé que quelque chose de totalement différent se passait ici. Qu'en Israël aussi, un phénomène connu sous le nom d'abus rituels existe – et que presque personne n'en parle.

Aujourd'hui, ils disent avoir recueilli les témoignages de plus de 50 victimes et être prêts à mettre fin à la conspiration du silence entourant les abus rituels en Israël. Trois psychiatres femmes – la Dre Inbal Brenner, la Dre Sharon Levy et la Dre Daphna Armon – ainsi que la travailleuse sociale Tanya Oren-Chipman, toutes quatre occupant des postes très élevés et disposant de nombreuses années d'expérience, se sont unies pour lancer un cri d'alarme : Cela se passe ici même, c'est bien plus répandu que vous ne le pensez – et cela provoque des ravages dévastateurs.
Au début, elles aussi ont eu du mal à croire ce qu'elles entendaient de la bouche de leurs patients. « Ils nous racontaient des histoires qui ne semblaient tout simplement pas raisonnables ; elles paraissaient parfois même absurdes », explique Oren-Chipman, qui a dirigé pendant de nombreuses années le Centre Tamar du ministère des Affaires sociales pour les traumatismes sexuels à Jérusalem. « Ils nous disaient des choses que j'avais du mal à gérer », ajoute la Dre Levy, directrice adjointe des services de santé mentale de la caisse Meuhedet dans le district de Jérusalem.

Ce qui a commencé comme un filet d'eau est rapidement devenu un flot constant de témoignages : des hommes et des femmes de tous horizons, sans aucun lien préalable entre eux, venant d'endroits et à des moments différents – tous offrant des récits étonnamment similaires de ce qu'ils avaient vécu. « Nous avons entendu des histoires impliquant plusieurs agresseurs, des récits de cruauté et de sadisme extrêmes, d'utilisation délibérée de la famine pour contrôler et punir », déclare Levy, qui a

personnellement rencontré des dizaines de patients, chacun lui décrivant séparément la même situation horrible. « Je me suis dit : “Attendez, il y a quelque chose d’étrange ici.” J’ai cherché dans la littérature et je suis tombée sur ce qu’on appelle les “abus rituels”, et j’ai su que j’avais trouvé la réponse. »

Aucune d’elles n’était auparavant familière avec le phénomène des abus rituels. Elles ne l’avaient pas rencontré pendant leurs études de médecine ni leur formation spécialisée dans le traitement des traumatismes complexes. Entendre ces récits déchirants dans la salle de thérapie a poussé chacune d’elles, de son côté, à chercher des réponses – que ce soit dans la littérature professionnelle ou en consultant des collègues à l’étranger.

En décembre, Israël a tenu sa toute première conférence professionnelle sur les traumatismes rituels, organisée par la Société israélienne pour le traitement et la prévention des traumatismes sexuels (ISST), qui opère sous l’égide de l’Association médicale israélienne. Les quatre personnes interviewées dans cet article sont membres de l’ISST et c’est Levy qui a présenté à la conférence la définition professionnelle des abus rituels : « Abus organisé et répétitif impliquant une violence physique, émotionnelle, sexuelle et spirituelle, souvent exécuté dans le cadre de rituels structurés, utilisant parfois des symboles religieux et sectaires. Son objectif est le contrôle total des victimes et l’endoctrinement profond de schémas de soumission chez la victime. »

Selon Oren-Chipman, l’un des messages issus de la conférence était que « nous reconnaissons que ce problème existe et que nous devons commencer à le traiter à un niveau professionnel. Il n’est pas logique que chaque thérapeute professionnel qui y est confronté doive se frayer seul un chemin dans l’obscurité, avec toutes ces horreurs. Nous devons dire : C’est inacceptable, inconcevable – mais cela existe et nous devons reconnaître le phénomène pour commencer à le gérer. »« Il est plus facile de le qualifier de

fantasme ou d’état mental et de dire : “Elle est folle” ou “Elle imagine des choses”. »

En mars 2025, lorsque la regrettée Shoshana Strook – fille de la ministre des Implantations Orit Strook – a publié des vidéos dans lesquelles elle affirmait avoir subi des abus rituels, la réaction du public a oscillé entre un déni pur et simple du phénomène, des divisions factionnelles et des querelles politiques. Il est important de noter qu’aucune des quatre thérapeutes interviewées dans cet article ne dispose d’informations confirmant ou contredisant les allégations de Shoshana Strook. En avril 2025, un tribunal a rejeté une demande de levée de l’ordonnance de non-publication, estimant qu’« à ce stade, le doute raisonnable est extrêmement mince, voire inexistant ». Ce qui a cependant sonné l’alarme pour les quatre thérapeutes, ce sont les réactions. « Je ne connais pas l’histoire de Shoshana, qu’elle repose en paix », dit Oren-Chipman, « mais quand j’ai vu la première vidéo qu’elle a publiée, je me suis immédiatement tournée vers mon mari et j’ai dit :
“Merde. Maintenant ils vont dire que c’est tout politique.”
Cela m’a vraiment énervée, parce que je savais que cela allait diviser tout le monde à nouveau dans les mêmes camps et positions retranchées que nous connaissons tous, où il devient impossible de penser en dehors des cadres. Bien avant que [Shoshana Strook] ne publie cette vidéo, j’avais déjà entendu des histoires – pas une, ni deux, ni même trois – et ce n’était certainement pas politique. »

Après la mort tragique de Shoshana Strook le 14 mars de cette année, les réseaux sociaux ont été inondés de rhétorique méprisante et violente qui, entre autres, rejetait les témoignages des victimes sur le phénomène comme « délirants » et qualifiait les femmes affirmant être victimes d’abus rituels de « folles ». C’est à ce moment-là que les personnes de cet article, qui font partie du cœur même de l’establishment médical et thérapeutique israélien, ont réalisé qu’elles ne pouvaient plus rester dans l’espace stérile de la clinique. Elles ont décidé d’exercer tout leur poids professionnel en unissant

leurs forces et en disant quelque chose que la société israélienne refusait tout simplement d'entendre : Nous avons vu les blessures de nos propres yeux. Ce n'est pas imaginé ; c'est réel.

« L'impact de ce type de discours sur nos patients est dévastateur », déclare Inbal Brenner, présidente de l'ISST et directrice de la Clinique des traumatismes sexuels au Centre de santé mentale Lev Hasharon.

« Nous avons senti que nous devions dire quelque chose, parce que nous voyions nos patients s'effondrer et devenir suicidaires. Le discours était extrêmement brutal et très violent et nous avons senti, en tant que professionnelles femmes, que nous devions dire : Nous avons vu de nos propres yeux et nous avons entendu ces histoires pendant des années de la part d'hommes et de femmes. Nous devions prendre la parole et dire : Le phénomène existe. Vous ne pouvez pas simplement dire "Vous êtes tous fous", car cela revient essentiellement à abandonner nos patients. »

Oren-Chipman ajoute : « La plus grande peur de quiconque a été victime d'abus sexuels est d'être folle, d'avoir imaginé, inventé ou exagéré. Quand cela rencontre un déni extérieur, cela devient encore plus paralysant, encore plus choquant et cela suscite des sentiments de culpabilité, de solitude et de dégoût de soi. Toutes les formes imaginables de mal. »

Ce déni général ne provient généralement pas d'un lieu de malveillance ou de méchanceté, disent-elles. « Parfois, il y a de l'ignorance, un manque de compréhension et une incapacité très humaine à croire qu'un tel mal existe », explique Brenner. « Il est difficile de croire qu'il existe des agressions sexuelles organisées de cette manière, que des adultes peuvent blesser des enfants ainsi – et il est plus facile pour nous de dire que ce n'est qu'un fantasme, un état psychologique perturbé – et de dire "Elle est folle" ou "Elle imagine des choses". »

« Après tout, qui veut vivre dans une société où il y a des gens aussi mauvais et où le mal est institutionnalisé ? » ajoute Armon.

« Il est beaucoup plus facile de croire que le mal vient seulement de l'autre côté de nos frontières, qu'il est différent, étranger, qu'il a une autre couleur ou un autre accent. Qui veut penser que des personnes ayant du pouvoir dans notre pays se comportent ainsi ? Que des communautés entières font cela ? Qui veut le croire ? On ne peut pas dormir la nuit. »En réponse à cette vague de déni, des médecins et des thérapeutes de divers domaines – tous membres de l'ISST – ont publié le mois dernier une prise de position. « Les abus rituels et les réseaux d'abus sexuels organisés sont un phénomène existant et reconnu dans le monde entier, y compris en Israël, nécessitant une attention institutionnelle, thérapeutique et juridique urgente et profonde », y lisait-on.Armon, directrice du service de TSPT complexe au Centre de santé mentale de Be'er Yaakov, explique pourquoi elles ont décidé de briser leur silence :

« Le plus difficile, c'est que les victimes elles-mêmes ne croient pas leurs propres souvenirs. La question de savoir si cela s'est produit ou non est toujours pertinente – mais elle l'est encore plus lorsqu'il s'agit d'abus rituels de ce type. »Et le doute exprimé par l'environnement ne fait que l'aggraver ? « C'est pourquoi nous avons publié notre déclaration. Nous ne savons pas ce qui s'est passé ou non dans le cas spécifique de Shoshana Strook, mais nous ne pouvons pas rester les bras croisés quand les gens rejettent le phénomène. Ce déni du phénomène nuit à chaque victime – et nous croyons à 100 % que des personnes ont été blessées de cette manière. »

Les enfants abusés sont accusés d'être "impurs"

Les témoignages individuels reçus par les quatre thérapeutes sont bien sûr confidentiels, mais Levy peut décrire en termes généraux à quoi ressemblent ces abus rituels. L'abus est toujours perpétré par un groupe d'adultes, «

chacun ayant un rôle spécifique », dit-elle. « Par exemple, il y a quelqu'un qui dirige la cérémonie, quelqu'un qui l'enregistre, etc. » Les enfants doivent être nus et la cérémonie elle-même inclut des abus sexuels graves et des tortures mettant la vie en danger, comme l'étranglement. « J'ai entendu des descriptions de noyade dans le mikvé ou en mer, ou des situations où un enfant était placé dans un trou ressemblant à une tombe et recouvert de terre ou piégé à l'intérieur d'un cercle de feu. »

Une autre caractéristique qui revient constamment est que les auteurs utilisent souvent des entraves ou des cages dans le cadre des abus rituels. Dans certains cas, les victimes ont raconté aux thérapeutes qu'elles étaient emmenées dans une pièce ou une fosse avec des araignées ou des carcasses d'animaux morts, « ou qu'un enfant était amené à croire que c'était ce qui se passait », dit Levy. Elle ajoute que, selon ses patients, leurs abuseurs manquaient totalement d'émotion et étaient indifférents à la douleur qu'ils causaient et aux cris de leurs victimes.

Dans de nombreux cas, les abus rituels avaient lieu au sein même de la famille. « Et puis », dit Levy, « plusieurs membres de la famille sont impliqués, soit en abusant de la victime et en participant au rituel, soit en préparant l'enfant à l'abus ou en traitant ses blessures ensuite. Dans de nombreux cas, les enfants sont livrés à d'autres adultes qui les abuseront. »Dans la plupart des cas, les rituels ont des connotations sectaires ou religieuses. Dans les cas où il n'y a pas d'élément cultuel-religieux, dit Levy, le cadre « peut être celui d'un jeu, où l'enfant est mis en scène dans diverses situations d'abus et photographié. »

Selon les quatre thérapeutes, même les rituels qui présentent des caractéristiques cultuelles ou mystiques ne le sont pas réellement. Il s'agit plutôt d'un mécanisme calculé conçu pour détruire l'identité de la victime. « Il y avait une victime qui était très capable de décrire exactement comment ils l'avaient conduite à la situation d'abus », dit Oren-Chipman. « C'était une

description que j’ai ensuite entendue d’autres endroits et d’autres personnes – selon laquelle la victime était “sacrifiée” par l’un de ses proches.

C’est quelque chose qui se reproduit encore et encore. Et l’abus lui-même, qui est incroyablement sadique, est extrêmement violent. Parmi les plus violents que j’ai jamais entendus. L’attente nerveuse de l’abus, ce qui peut signifier plusieurs enfants attendant ensemble leur tour. Et, bien sûr, marmonner des versets, des incantations et toutes sortes de conceptualisations religieuses. »

Brenner ajoute que, selon les témoignages qu’elle a entendus, les abuseurs utilisaient également des artefacts religieux : « Cela pouvait être un chofar ou un bâton censé avoir des pouvoirs. Les enfants abusés sont accusés d’être “impurs”, donc l’“objectif” de ce rituel spécifique est de les amener à un niveau supérieur de spiritualité, à une sorte de pureté et de sainteté. »

L’utilisation de symboles religieux ou sectaires vise à créer un conflit impossible pour l’enfant. « C’est une manipulation bon marché, mais c’est un outil très puissant pour créer un contrôle psychologique sur les victimes », explique Oren-Chipman. « Ils les ont délibérément fait pécher – voler, violer le Shabbat, manger du levain pendant Pessah, toutes sortes de choses qui semblent insignifiantes à quelqu’un qui n’est pas religieux, mais “Tu as péché” et “Tu dois expier tes péchés” et maintenant une partie de ce que tu traverses est une expiation et tu rachètes ton âme et tu apportes la rédemption par cette chose. S’ils ont été abusés au nom de Dieu, et si Dieu Lui-même voulait que ces choses leur arrivent, alors il est beaucoup plus difficile de se libérer. »

Derrière le déguisement cultuel et le marmonnement pseudo-religieux se cache une logique interne tordue qui est aussi dangereuse qu’ancienne. Le chercheur Dr Udi Frohman, qui a étudié les racines historiques du phénomène, identifie la source de cette idéologie déformée dans des

mouvements comme le sabbataïsme et le frankisme – des mouvements qui prônent le principe d'« un commandement qui passe par une transgression », dans la croyance que l'abolition des anciennes valeurs nécessite le piétinement délibéré des interdits sexuels les plus graves et une descente dans l'impureté. Les rapports que cite Frohman des victimes d'aujourd'hui semblent sortis de ces mêmes périodes sombres de l'histoire : « Un cercle entouré de bougies allumées… Le rabbin récite la bénédiction "Béni soit Celui qui permet l'interdit"… Ils récitaient répétitivement des Psaumes… Et ils m'ont dit "Tu es spéciale, tu es élue". »

Cependant, la version moderne des abus rituels inclut souvent, selon les témoignages des victimes, une caméra vidéo qui documente tout ce qui se passe. Les thérapeutes pensent que la raison en est financière : les vidéos sont vendues sur le darknet. « Il y a des acheteurs pour ces choses », dit Brenner. « Et beaucoup de nos patients vivent dans la peur parce qu'il existe des preuves vidéo d'eux en train d'être abusés qui circulent Dieu sait où en ligne. »

La caméra n'est donc pas seulement un outil pour gagner de l'argent sur le darknet ; c'est aussi l'arme ultime pour l'extorsion et pour garantir le silence des victimes pour le reste de leur vie. « Il existe toutes sortes de façons d'extorquer quelqu'un », dit Armon. « Ils veulent se marier ou commencer à fréquenter quelqu'un [et les abuseurs menacent] de les exposer ou de ruiner leur réputation. »
« Le rituel est leur moyen de contrôler. En utilisant le lavage de cerveau, l'intimidation, des stratégies psychologiques profondes », ajoute Armon. « Les abuseurs sont des personnes intelligentes, puissantes et influentes ; ce n'est pas un phénomène marginal qui arrive par erreur ou quelque chose de privé qui se passe derrière des portes closes. »

Nous voyons des os fracturés et beaucoup d'infections urinaires.

Il est tout à fait naturel que nous voulions voir les abuseurs comme des monstres, des marginaux de la société ou des criminels sortant d'allées sombres. Mais la réalité, telle que décrite par les témoignages des victimes, est assez différente :

« Dans un assez grand nombre des cas que nous avons rencontrés », révèle Brenner, « les auteurs étaient des membres éminents de la communauté. Ils occupaient soit une autorité religieuse ou spirituelle respectée, comme un rabbin ou une rebbetzin, soit d'autres positions influentes et en vue, comme un juge. C'est ahurissant – l'écart entre la persona publique et ces histoires. Personne ne croirait des histoires aussi farfelues sur un juge, oui, un juge, ou un enseignant, ou un directeur d'école. » « En tant que médecin », dit Armon, « il est important pour moi de souligner que j'ai entendu parler de médecins qui ont participé à ces choses ; qui ont délibérément fait du mal aux gens. J'ai entendu parler d'accouchements qui ont eu lieu en secret, toutes sortes de choses dans lesquelles l'équipe médicale était impliquée. Je me sens une responsabilité de le signaler. Les gens essaient de transformer les abus rituels en quelque chose de politique – ce qui n'est pas le cas. Cela existe partout où il y a du pouvoir et de l'influence. »

Selon Levy, certains de ses patients qui ont souffert d'abus organisés portent encore les cicatrices silencieuses de ce qu'ils ont enduré dans leurs dossiers médicaux : « Nous voyons des os fracturés et nous voyons beaucoup d'infections urinaires. En ce qui concerne la malnutrition délibérée, on voit beaucoup d'enfants qui ont besoin de perfusions de fer. Pourquoi un enfant aurait-il besoin de perfusions de fer sans raison médicale ? » « Parfois, les abus incluaient également le refus de soins médicaux », dit Brenner. « Il y a des patients qui nous ont dit qu'ils n'avaient pas été autorisés à voir un médecin pendant des années ou qu'ils n'ont reçu des soins médicaux qu'après avoir quitté la secte ou l'environnement abusif. »

Cet « environnement abusif », comme déjà mentionné, peut souvent être la famille immédiate. La porte d'entrée vers le monde des abus organisés passe souvent par un proche qui trafique/proxénète l'enfant victime. « Cela n'a pas besoin d'être un parent. Cela peut être un oncle ou un grand-père en qui les parents ont confiance qui commet ces abus et qui emmène l'enfant dans un réseau d'abuseurs », ajoute Brenner.

La proximité et l'accès facile aux enfants expliquent pourquoi les victimes sont si jeunes : « Généralement autour de trois, quatre ou cinq ans. Et cela continue pendant assez longtemps », dit Brenner. « Il y a aussi des cas d'abus d'enfants en âge scolaire primaire. Au-delà, c'est apparemment moins courant. »

Armon veut également dissiper la stigmatisation autour des familles des victimes : « Les victimes peuvent venir de familles considérées comme respectables ; nous ne parlons pas d'enfants ramassés dans la rue parce qu'ils viennent des marges de la société. » Comprendre que le mal réside dans le cœur de communautés parfaitement normales est peut-être la chose la plus difficile à concevoir. « Le citoyen moyen ne veut pas savoir que de telles choses existent », admet Armon. « Le problème, c'est que le mal est bon et que le bien est mauvais – et c'est aussi pourquoi il est impossible de les croire. »

Ils utilisent des drogues, des chocs électriques, l'hypnose et beaucoup de mensonges

Outre les abus sadiques, une partie de la raison des abus rituels est de forcer la victime au silence sur ce qu'elle a subi. « L'objectif des auteurs d'abus rituels est simple », explique Levy. « Ils veulent continuer à faire ce qu'ils font, sans que leur secret soit exposé, et c'est là qu'ils investissent tous leurs efforts. » À cette fin, ils ne s'arrêtent pas à une intimidation ordinaire ; ils emploient une pratique connue dans les cercles professionnels

sous le nom de contrôle mental. « Les abuseurs créent délibérément un état de dissociation », explique Oren-Chipman. « Ils ne se contentent pas de compter sur le fait que c'est traumatique, ce qui fait que l'esprit oublie, mais ils emploient également une variété de méthodes sadiques, comme l'utilisation de différents types de drogues et de substances altérant l'esprit. » « De nombreux patients décrivent avoir eu toutes sortes de substances injectées entre les orteils », confirme Levy. « Ils utilisent des drogues, des chocs électriques, l'hypnose et beaucoup de mensonges, de menaces et de lavage de cerveau, en répétant les messages encore et encore – tout cela dans le but d'induire un état de dissociation chez l'enfant. »

Armon dit que la tactique est sadique d'une manière particulièrement froide et calculée.
« Il existe toutes sortes de techniques utilisées, comme des lumières clignotantes, des miroirs ou la privation de sommeil.
Certains mots sont utilisés qui deviennent des mots de code qui déclenchent quelque chose. Il y a des patients qui vont se dissocier si je dis une phrase d'une certaine manière, mais si j'exprime le sens différemment, ils resteront avec moi dans la conversation. Il y en a qui savent que ces phrases sont dangereuses pour eux – des phrases qui les laissent sans souvenir de ce qui s'est passé, sans idée de ce qu'ils font ou de ce qui se passe autour d'eux, et sans capacité à se défendre. »Les thérapeutes parlent de cela comme d'un « programmation psychologique ». « Le mot "programmation" peut sembler sortir d'un film de science-fiction ou de l'époque de la Guerre froide », dit Brenner, « mais comme les victimes sont des enfants très, très jeunes, il y a quelque chose avec la répétition, avec la répétition d'un certain rituel, ou d'une activité ou d'un mot parlé qui est répété d'une certaine manière. Quand cela se produit encore et encore, c'est un moyen de contrôler l'enfant. »

Selon Brenner, ces manipulations s'accompagnent de phrases humiliantes répétées pendant des années, jusqu'à ce qu'elles s'enracinent dans la

conscience interne de la victime, les amenant à croire qu'elles voulaient ce qui leur est arrivé et qu'elles en sont responsables. « À de nombreuses occasions, les victimes se diront qu'elles ont coopéré avec leurs abuseurs parce qu'une partie de cette programmation les force à se mettre dans une certaine position, par exemple, pendant que cela se produit encore et encore », ajoute Brenner. « Quand nous regardons cela de l'extérieur, il est évident qu'il n'y a pas et ne peut pas y avoir de coopération ou de consentement ici, mais ces manipulations leur font sentir comme si elles avaient fait ces choses de leur propre gré. »

Le résultat de cette torture prolongée est un effondrement émotionnel total. Un enfant qui subit de telles expériences insupportables ne peut pas se lever le matin, ne peut pas aller à l'école ou fonctionner comme un enfant normal sans s'effondrer. « Nous sommes des êtres vivants et nous sommes conçus pour nous protéger et survivre », explique Armon. « Quand il y a quelque chose de si terrible qui menace de nous déchirer, quelque chose avec lequel nous ne pouvons pas vivre, nous avons tendance à nous déconnecter. Des personas séparées se développent, en quelque sorte, parce que chaque partie de la psyché se développe indépendamment, sans communication. »

Ce phénomène, connu sous le nom de Trouble dissociatif de l'identité (ou personnalité multiple en langage courant), est activement exploité par les abuseurs.

« Les abuseurs connaissent ces "parties" [ces différentes personas] et, en fait, ils les créent délibérément », explique Levy. « Ils créent de plus en plus de "parties" et donnent à chacune un rôle pour faire taire les autres parties – et l'enfant ne parlera jamais de ce qui s'est passé. » Ainsi, au sein d'une même personne, il peut exister une partie complètement intelligente et fonctionnelle qui est totalement inconsciente des horreurs, aux côtés d'autres parties endommagées et terrifiées qui portent la mémoire du traumatisme.

Il est évident que les abuseurs ont une très profonde compréhension de la psyché humaine, dit Levy. L'une des méthodes psychologiques pour commettre « le crime parfait » est de transformer la victime en auteur. Levy décrit comment les abuseurs font en sorte que de jeunes enfants blessent d'autres enfants ou des animaux. « Ils étaient forcés de blesser les autres. Et alors il semble qu'ils n'aient aucune raison d'aller raconter ce qui s'est passé, parce qu'ils en font partie, parce qu'ils ont aussi causé du mal », ajoute Armon.

On ne peut pas simuler ce qui arrive au corps

Il est difficile de digérer les horreurs que les victimes d'abus rituels rapportent quand elles parlent à leurs thérapeutes. C'est pourquoi certains sceptiques en ligne affirment que tout le phénomène n'est rien d'autre qu'une hallucination psychotique, peut-être même des souvenirs faux ou implantés. « Les gens ne peuvent pas imaginer que des choses comme ça arrivent. C'est très sain à mon avis de ne pas vouloir y croire », admet Oren-Chipman. « Quand j'y ai été confrontée pour la première fois, j'ai moi aussi cherché des interprétations psychologiques qui me permettraient de dire "Non, ce ne peut pas être vrai. Le monde n'est sûrement pas si dérangé". »

Le tableau clinique, cependant, présente une réalité complètement différente d'une lutte de santé mentale. Levy explique les diagnostics médicaux : « Avec la psychose, nous voyons des délires fixes qui n'ont absolument rien à voir avec le fait qu'ils parlent de ce qui s'est passé ou avec le lien entre le patient et le thérapeute, et il n'y a pas de symptômes physiques. » Pour les victimes d'abus rituels, en revanche, le corps lui-même porte les preuves physiques de l'horreur : « Les victimes d'abus rituels ont de nombreux symptômes physiques, qui se manifestent parfois comme si une partie d'elles les faisait taire. Chaque fois qu'elles commencent à partager quelque chose, elles ont soudain la nausée et on peut vraiment les voir se figer. Elles

ressentent aussi diverses douleurs liées à l'abus lui-même, ce qui est quelque chose que l'on ne voit tout simplement pas avec la psychose. »

Armon ajoute : « On ne peut pas simuler ce qui arrive au corps, la réaction physique. Les sentiments et les choses qui remontent n'ont aucun sens et ne peuvent pas être mis en mots. Mais le dégoût, la douleur, la terreur, les choses que l'on voit à l'intérieur du corps et des yeux de la personne – on ne peut pas simuler cela. Et on le ressent soi-même aussi, comme si cela passait en nous. Je n'ai jamais rien ressenti de tel avec un patient psychotique. »

Et qu'en est-il de l'affirmation selon laquelle ce ne seraient rien d'autre que des « faux souvenirs » implantés par les thérapeutes ?

Armon rejette cette affirmation d'emblée :

« J'ai rencontré tellement de patients dont le comportement est similaire et dont les récits sont similaires. Devrions-nous croire qu'ils ont tous eu des faux souvenirs implantés ?

Qu'ils sont tous allés chez des thérapeutes qui ont implanté ces pensées, ces souvenirs ? Au final, il y a une réalité et nous la connaissons et la voyons. »

En fait, la manière fragmentée dont ces souvenirs remontent à la surface est peut-être la meilleure preuve qu'ils sont authentiques. « Un souvenir traumatique est toujours fragmenté, toujours partiel », explique Brenner. « Habituellement, un souvenir traumatique resurgit sous forme de sensations physiques, de flashbacks ou de crises de panique. En fait, si quelqu'un arrive et raconte soudain une histoire du début à la fin, en détaillant exactement ce qui s'est passé, cela soulève en fait des questions pour nous. »

Cependant, cette « vérité physique », qui crie depuis la salle de thérapie et ne laisse aucune place au doute aux thérapeutes, s'effondre complètement dans les salles d'interrogatoire de la police. L'écart inhérent entre la façon dont fonctionnent les souvenirs traumatiques – fragmentés, partiels et silencieux – et les exigences strictes du système judiciaire explique comment il est possible qu'aucune mise en examen n'ait jamais été déposée en Israël pour des abus rituels.

Selon Armon, le célèbre cas de l'effondrement dissociatif de Ka-Tzetnik (l'auteur Yehiel De-Nur) à la barre des témoins pendant le procès Eichmann illustre cette difficulté. « Il n'a pas pu répondre aux questions des juges de la manière qu'ils exigeaient. Donc, notre première exigence est d'établir une unité spécialisée pour ces cas. Il faut aussi des enquêteurs, des procureurs et des juges qui ont de l'expertise.

Il faut un tribunal spécialisé dans les abus rituels.

Actuellement, quand les victimes trouvent le courage d'aller au poste de police, on leur demande de fournir un récit cohérent. « On leur demande de fournir une chronologie, avec un début, un milieu et une fin – et de parler de choses qui leur sont arrivées peut-être avant même qu'elles aient acquis un langage », dit Armon. « Et tout cela se passe à un moment où, dans leur tête, des voix crient qu'ils ne doivent pas raconter ou ils seront tués. Et alors ils semblent terriblement distraits et ne peuvent pas écouter les questions – et cela donne une mauvaise impression. »

Levy ajoute qu'un diagnostic psychiatrique lui-même, lorsqu'il résulte d'un abus, est souvent utilisé comme une « arme » contre le survivant pendant l'interrogatoire policier.

« Si un patient arrive au poste de police avec un diagnostic déjà posé de Trouble dissociatif de l'identité, alors c'est fini – pour la police, l'histoire est

terminée. Et cela n’a aucun sens. » C’est encore plus rageant quand on comprend que le Trouble dissociatif de l’identité est un diagnostic très courant. « Environ 1 % de la population », dit Brenner. « Et c’est un trouble qui, dans 99 % des cas, est causé par un traumatisme sévère de l’enfance – impliquant généralement des abus sexuels sur des filles et une violence physique extrême. Dans mon expérience, toutes les victimes masculines et féminines d’abus rituels que j’ai traitées souffraient d’un Trouble dissociatif de l’identité ; et cela signifie que leur témoignage est encore moins valorisé par les autorités. »

Nous essayons de ne pas laisser la peur nous paralyser

Il est difficile d’évaluer l’ampleur du phénomène en Israël, en partie à cause des différentes façons de définir l’abus : organisé, rituel ou sectaire. « Quand vous demandez à des professionnels qui traitent des filles victimes d’abus sexuels, la plupart d’entre eux vous diront qu’ils ont rencontré au moins un ou deux cas », dit Brenner. « Je dirais que, au fil des ans, j’ai rencontré au moins 20 cas de ce type – principalement des femmes et quelques hommes. »

À l’étranger, en revanche, de plus en plus de données ont été compilées ces dernières années. Un rapport publié en juillet 2025 au Royaume-Uni par les deux organisations officielles responsables de la surveillance et du traitement des abus sexuels – le National Police Chiefs’ Council (NPCC) et la National Association for People Abused in Childhood (NAPAC) – a révélé que 2,5 % de tous les appels à une ligne d’assistance dédiée entre 2006 et 2024 mentionnaient des abus rituels. Le rapport a constaté que, au cours des quatre années précédant 2025, les services sociaux et la police britanniques ont reçu 211 signalements d’abus sexuels organisés. Au moins 14 de ces cas ont abouti à des condamnations.

Une étude menée auprès des travailleurs d’un centre d’aide aux victimes d’agressions sexuelles à Melbourne, en Australie, a révélé que 28 % d’entre eux avaient soutenu un ou plusieurs survivants d’abus rituels et que, au cours de la décennie précédant l’étude, 153 cas de ce type avaient été documentés dans la ville. Dans une enquête menée auprès de 2 709 psychologues aux États-Unis, 13 % ont déclaré avoir travaillé avec un ou plusieurs survivants d’abus sexuels rituels. Le rapport britannique a souligné que ces chiffres ne sont probablement que la partie visible de l’iceberg, en raison d’énormes obstacles empêchant les victimes de signaler, et que les condamnations réelles ne représentent pas l’ampleur complète du phénomène.En Israël, comme déjà noté, il n’existe toujours pas la moindre donnée officielle. « Je crains que le phénomène en Israël soit bien plus répandu que nous ne le pensons », dit Levy.

« Tout comme il y a 50 ans, quand le monde psychiatrique pensait que la prévalence de l’inceste était d’un sur un million, il est clair que nous sommes loin du compte ici aussi. Je ne peux pas quantifier l’ampleur du phénomène, mais si nous, en tant que société, voulons l’arrêter, nous devons avoir le courage de le reconnaître. »Il faut du courage pour lancer ce genre d’appel au réveil. « Il y a de l’inquiétude, bien sûr qu’il y en a », admet Oren-Chipman. « Nous essayons de ne pas laisser la peur nous paralyser ; la peur est un moyen de contrôle.

La force pour résister au traumatisme vient du fait d’être ensemble ; la force, c’est la communauté. »Pour la ligne d’assistance dédiée de l’Association des centres de crise pour les victimes de viol en Israël pour les survivants d’abus rituels, appelez le (052) 346-8541

Mon corps n’était pas le mien

N., une survivante d’abus rituels dont l’art accompagne cet article, écrit sur sa vie après :
« Dans la maison où j’ai grandi, mon corps ne m’appartenait jamais. C’était une propriété commune, une proie facile pour tout ce qui pouvait contrôler et effacer qui j’aurais pu être, en créant quelque chose de fragmenté, de brisé et d’utile.

Quand une fille est abusée dès la naissance, elle ne sait pas qui elle est. Elle apprend simplement à être qui ils ont besoin qu’elle soit et tout ce dont ils ont besoin d’elle. J’ai appris à laisser mon corps derrière moi, à obéir à des règles qui n’avaient ni logique ni prévisibilité et à continuer à respirer pendant que les personnes qui étaient censées me protéger étaient celles qui me déchiraient.

Cette dissociation n’était pas un bug. Elle a été créée intentionnellement et c’était mon seul moyen de rester en vie. C’était mon seul abri contre les odeurs, la douleur et les sensations horribles qui accompagnaient les abus – et contre les gens qui pariaient sur mon corps.

Je ne savais pas ce que j’aimais ou voulais parce que je n’ai jamais eu de vrais choix, seulement des options douloureuses conçues pour me faire croire que je choisissais et pour me blâmer, mais aucune fille ne choisirait cela si elle avait une alternative.

Aujourd’hui je suis sortie. Cette prison est terminée, mais la vraie guerre ne fait que commencer. Je comprends maintenant que mon silence pendant toutes ces années était la dernière chose qui protégeait ceux qui m’ont fait du mal. Ils y ont veillé.

Se libérer n’est pas seulement franchir la porte. C’est apprendre à être un être humain et cette fois – pas selon les termes de l’abus.

Personne ne me tient plus. Je suis sortie de là, mais c’est encore en moi. Dans les cauchemars, dans les sensations physiques pendant la journée, dans la peur de manger, de boire, de toucher, de contaminer.

En thérapie, lentement et avec une douleur presque impossible, j’essaie de me reconnecter à ce corps qui m’était étranger pendant tant d’années. À un corps qui a été enseigné qu’il ne pouvait satisfaire que les besoins des autres. Qu’il se fait mal parce qu’il est dégoûtant, coupable et ne mérite rien d’autre.

Je ramasse éclat après éclat de mémoire, de douleur, de qui je suis vraiment. En essayant d’apprendre à toucher la douleur sans m’effondrer. En apprenant à me connaître en tant qu’adulte pour la première fois. En essayant de comprendre ce que je pense, ce que je veux ou ce que j’aime.

Ma plus grande victoire n’est pas d’avoir survécu. La victoire, c’est que chaque matin je choisis à nouveau la vie.

La victoire, c’est que malgré tout ce qu’ils avaient prévu pour moi, je suis une femme, je suis une épouse et je suis une mère. Que je prends possession de mon histoire et que je projette une lumière vive sur les endroits où ils ont essayé d’éteindre mon âme.

La victoire, c’est que je marche sur mon chemin difficile et complexe vers une vie dont je n’aurais jamais rêvé qu’elle puisse m’appartenir. »



Traduction Grok’ par Alexandre Lebreton